

Victor Hugo et la langue

Actes du colloque de Cerisy, 2-12 août 2002

Textes réunis par Florence Naugrette
et présentés par Guy Rosa

Ouvrage publié en 2005 aux éditions Bréal avec le concours du Centre national du livre et de l'Université Paris7, reproduit avec la gracieuse autorisation de l'éditeur et l'accord du Centre Culturel International de Cerisy-la-Salle

© Editions Bréal 2005 et Université Paris-Diderot-Paris 7

Langue et nation

Franck LAURENT

Je propose d'aborder les rapports de la langue et de la nation dans l'œuvre de Hugo selon trois biais :

L'apport de Hugo dans le discours en passe de devenir dominant qui voit dans la langue un des principaux éléments de définition de la nation et de délimitation et homogénéisation de son territoire ; sa recherche d'une langue adéquate à une entité plus vaste que la nation, langue de la civilisation et/ou langue de l'Europe, présente ou à venir ; enfin son approche de la langue de cette communauté linguistique très particulière : la communauté des misérables.

Cette pluralité des angles d'attaque me semble en effet nécessaire pour comprendre les rapports entretenus chez Hugo entre langue et nation – avant tout peut-être parce que la nation n'est jamais vraiment, je crois, comprise par Hugo comme une communauté ultime satisfaisante, suffisante et circonscrite.

La langue de la nation

Le dix-neuvième siècle est l'âge des territoires. La représentation (et la pratique institutionnelle) des communautés se lie de plus en plus fortement à un impératif d'homogénéité territoriale sans laquelle aucune ne saurait survivre. Les communautés politiques qui persistent à conserver quelque héritage du fouillis territorial féodal, comme la Confédération germanique, font de plus en plus généralement figure de monstres, et paraissent appelées à s'unifier ou à disparaître. L'avenir est à l'État-Nation, de préférence centralisé, homogène et cohérent. La langue, elle aussi, se territorialise, et, plus ou moins fermement instituée en critère d'identité nationale, elle est elle aussi comprise selon cet impératif d'homogénéité censé régir le

fonctionnement et dessiner les bords de la communauté. Néanmoins, non sans difficulté, comme on va le voir.

A un premier niveau d'analyse, la « Conclusion » du *Rhin* est l'un des textes dans lesquels Hugo adhère le plus nettement à cet impératif territorial, allant, chose fort rare à cette époque en France, jusqu'à appeler de ses vœux l'unité nationale de l'Allemagne sous l'égide de la Prusse et jusqu'à en prophétiser le rapide achèvement :

[...] la Prusse remarquera que son état, tel que les progrès l'ont coupé, est mal fait. Qu'est-ce en effet que la Prusse aujourd'hui ? Trois îles en terre ferme. [...] Etrange sujétion presque absurde à exprimer, le roi de Prusse ne peut aller chez lui sans sortir de chez lui.

Il est évident que ceci encore n'est qu'une situation provisoire.

La Prusse [...] tend à devenir et deviendra un grand royaume homogène, lié dans toutes ses parties, puissant sur terre et sur mer¹.

L'homogénéité territoriale exige donc d'abord une unité d'ordre purement spatial, géographique, unité matérielle en quelque sorte. Celle-ci repose sur la continuité politique du territoire, dans le dessin de ses frontières comme dans son fonctionnement administratif (départementalisation en France, union douanière en Allemagne²). Mais cette unité, nécessaire, n'est pas suffisante. Le contre-exemple de la Turquie permet de comprendre les problèmes insurmontables que l'absence d'homogénéité pose aux vieux empires. L'unité matérielle du territoire turc n'est pas profondément en cause, même compte tenu des déserts qui isolent relativement plusieurs de ses parties. Plus grave sans doute est l'incurie de son administration. Mais, pour Hugo, l'essentiel est ailleurs : ce qui a toujours manqué à l'empire ottoman, c'est l'unité spirituelle, aussi ses différentes possessions n'ont-elles jamais été que « juxtaposé[e]s », et non « cimenté[e]s ». Et c'est là qu'intervient la langue :

Le ciment des nations, c'est une pensée commune. Des peuples ne peuvent adhérer entre eux s'ils n'ont une même langue dont les mots circulent comme la monnaie de l'esprit de tous possédée tour à tour par chacun. Or, ce qui fait circuler la langue, ce qui imprime une effigie

1. Victor Hugo, *Oeuvres complètes*, R. Laffont, « Bouquins », vol. « Voyages », p. 412.

2. « A l'heure qu'il est, les mêmes phénomènes constitutifs se manifestent en Allemagne et en France. Ce que l'établissement des départements a fait pour la France, l'union des douanes le fait pour l'Allemagne ; elle lui donne l'unité. » (*ibid.*, p. 404-405)

aux mots, ce qui crée la pensée commune, c'est avant tout l'art, la poésie, la littérature, *humaniores litterae*. Point d'art ni de lettres en Turquie, donc point de langue circulant de peuple à peuple, point de pensée commune, point d'unité. Ici on parlait latin, là grec, ailleurs slave, plus loin arabe, persan ou hindou³.

On perçoit ici tous les principaux éléments du nationalisme linguistique du dix-neuvième siècle : la langue comprise d'abord comme condition de détermination, à la fois intime et collective, d'un sentiment sans cesse actualisé d'appartenance commune. Le rôle éminent accordé à la littérature, à la fois source et modèle, vecteur et moteur, est tout aussi typique de cette conception de la langue nationale, qu'on voit alors se mettre en place un peu partout en Europe, notamment centrale et orientale⁴.

L'exemple turc est également censé montrer que l'empire, fruit de la conquête et régime d'oppression, non seulement ne parvient pas à unifier la langue, mais produit l'altération des langues antérieures. Au moins quant au grec, il s'agit d'une altération strictement négative d'un idiome posé comme naturel et quasi parfait à l'état d'indépendance :

A l'instant même, au seul contact des turcs, la Grèce, fille de l'Égypte et mère de l'Italie, était devenue barbare. Je ne sais quelle lèpre avait défiguré son peuple, son sol, ses monuments, jusqu'à son admirable idiome. Une foule de consonnes farouches et de syllabes hérissées avait crû, comme la végétation d'épines et de broussailles qui obstrue les ruines, sur les mots les plus doux, les plus sonores, les plus harmonieux, les mieux prononcés par les poètes. Le grec, en passant par la bouche des turcs, en était retombé patois. Les vocables turcs, bourbe de tous les idiomes d'Asie, avaient troublé à jamais, en s'y précipitant pêle-mêle, cette langue si transparente, si pure et si splendide, langue de cristal d'où était sortie une poésie de diamant. Les noms des villes grecques s'étaient déformés et étaient devenus hideux⁵.

3. *Ibid.*, p. 391.

4. Voir en particulier E. Hobsbawm, *Nations et nationalisme depuis 1780*, Gallimard, « Bibliothèque des histoires », 1992 (1^{ère} éd. anglaise 1990) et A.-M. Thiesse, *La Création des identités nationales – Europe XVIII^e-XX^e siècle*, Le Seuil, « L'Univers historique », 1999.

5. Ed. citée, vol. « Voyages », p. 378-379. Hugo reprend ici un lieu commun des philhellènes des années 1820 (voir notamment la *Note sur la Grèce* de

Pourtant, le nationalisme linguistique de Hugo, y compris dans *Le Rhin* et sa « Conclusion », est au fond assez peu cohérent. En particulier parce qu'il ne considère que bien rarement le territoire linguistique comme territoire adéquat et ultime de la communauté politique, même nationale. C'est très net pour les limites orientales, « germaniques », de la France. On sait que le Rhin est considéré par Hugo comme la « frontière naturelle », devant séparer (mais aussi unir) la France et l'Allemagne, – sans grand égard pour la « frontière linguistique » des parlers germaniques et français.

Cette théorie des frontières naturelles est une vieille théorie, régulièrement utilisée au moins depuis la Renaissance⁶. En ce qui concerne son application au Rhin, elle convoque traditionnellement les *Commentaires* de César pour qui le fleuve sépare la (ou les) Gaule(s) de la Germanie. Le grand Frédéric lui-même l'a admise dans ses *Mémoires*⁷. Mais elle a connu un regain d'actualité pendant la Révolution française⁸. Au XIX^e siècle, cette théorie tend évidemment à être contrée par le nouveau nationalisme allemand. C'est alors que se développe concurremment la théorie de la frontière linguistique⁹. Celle-ci n'est d'ailleurs pas exclusivement allemande : Michelet, à plusieurs reprises, semble l'admettre, au moins implicitement. Notamment dans ce curieux passage du *Tableau de la France* (1833), qui justifie ainsi l'absence de l'Alsace dans ce tour de France géo-historique de nos provinces :

La langue française s'arrête en Lorraine, et je n'irai pas au-delà. Je m'abstiens de franchir la montagne, de regarder l'Alsace. Le monde germanique est dangereux pour moi¹⁰.

Chateaubriand) – lieu commun qu'il avait pourtant ironiquement écorné dans une pièce des *Orientales*, « Le cri de guerre du mufti ».

6. Voir l'article de Daniel Nordman : « Des limites d'Etat aux frontières nationales », dans *Les Lieux de mémoire*, II, « La Nation », 2, Gallimard, « Bibliothèque illustrée des histoires », 1986 ; et l'ouvrage de P. Guichonnet et C. Raffestin, *Géographie des Frontières*, P.U.F., 1974.

7. Écrites en 1738 et publiées en 1848 : « Que le Rhin puisse continuer à faire les lisières de la monarchie française » (cité par L. Febvre, *Le Rhin – problèmes historiques et géographiques*, p. 127).

8. En particulier dans les célèbres discours de Danton (31 janvier 1793) et de Carnot (14 février).

9. Notamment grâce aux fameux *Discours à la nation allemande* de Fichte.

10. *Histoire de France*, Livre III (*Le Moyen Âge*), Robert Laffont, « Bouquins », p. 210.

Dans l'ensemble néanmoins, les Français, dont Hugo, mettent en avant la frontière naturelle, et les Allemands la frontière linguistique. On le conçoit, et l'on voit par cet exemple combien la théorie des frontières est généralement informée par les intérêts nationaux¹¹. Dans le cas du Rhin, la théorie de la frontière naturelle avantage la France, celle de la frontière linguistique avantage l'Allemagne (et à ce titre, dès 1813, les franges radicales du nationalisme allemand (derrière Arndt en particulier) revendiquent l'Alsace).

Expansionnisme contre expansionnisme donc. A cette différence tout de même que la frontière naturelle peut se recommander comme « bonne » frontière par sa fixité. Inscrite en nature (par un fleuve, une montagne), la frontière tend à faire échapper la délimitation du territoire national aux vicissitudes de l'histoire. En ce sens, idéalement, la théorie des frontières naturelles est fondamentalement anti-impérialiste. Les défenseurs de cette théorie (qu'il s'agisse en particulier des orateurs révolutionnaires ou du Hugo des années 1840) mettent l'accent sur le caractère de borne stricte de la frontière naturelle, dont le dépassement est par avance condamné comme démesure impériale. En revanche la frontière linguistique est, elle, potentiellement mouvante¹². On peut objecter que son mouvement est oeuvre de la longue, voire de la très longue durée. C'est vrai parfois, notamment dans cette frange orientale de la France où la ligne de partage entre langues germaniques et langues romanes s'est fixée à peu près définitivement vers le VIII^e siècle. C'est nettement moins vrai, par exemple, dans l'*interland* oriental et sud oriental de l'Allemagne, qui voit rapidement progresser la langue germanique au rythme des fortes et profondes poussées du mouvement de colonisation allemande dans les zones slaves. En outre, il n'est pas certain que le caractère fluctuant des limites linguistiques ne soit pas apparu à un XIX^e siècle qui allait voir l'État national s'engager profondément dans un travail de promotion et d'uniformisation linguistiques, par le moyen des

11. Voir P. Guichonnet et C. Raffestin : « Les géographes n'ont peut-être pas assez pris garde au fait que la frontière est un instrument d'action politique. [...] dès le XVI^e siècle, les souverains usent, tour à tour ou simultanément, des arguments qui servent leurs desseins. » (*Géographie des frontières*, p. 85)

12. Ratzel, fondateur de la géographie allemande à la fin du XIX^e siècle, insiste sur cette capacité de mouvement de la ligne frontière : « Pour Ratzel, la frontière est moins une ligne qu'une zone, dont la formation s'accompagne d'activité, d'agitation et de dispute et qui, par conséquent, est mouvante. [...] la ligne frontière exprime la stabilité, donc l'affaiblissement, de la force d'expansion des peuples. » (P. Guichonnet et C. Raffestin, ouvrage cité, p. 29-30)

institutions éducatives de masse : de fait, l'État aura de plus en plus les moyens de modeler la langue de ses administrés.

Ainsi, non seulement l'actuelle frontière d'Etat, mais la limite providentielle des deux mondes, germanique et français, pour Hugo ne se calque pas sur la frontière linguistique. La langue ne jouit donc pas chez lui d'un privilège absolu dans l'entreprise de délimitation des territoires nationaux.

Ce sera moins net pour le basque. On sait combien nombreux furent les observateurs de l'âge romantique à ressentir une sorte de fascination pour cette aire d'étrangeté linguistique, immémorialement fixée au sein de l'Europe occidentale (ainsi, c'est son contact avec le basque qui détermina la vocation linguistique de Humboldt). A certains égards, Hugo fait partie de ceux-là.

On peut avancer l'hypothèse que l'expérience rhénane de 1839 et 1840, et la réflexion sur la frontière qu'elle provoque, a préparé Hugo à son appréhension très précise, lors du voyage de 1843, du caractère spécifique des confins franco-espagnols. Là, il se montre beaucoup plus concret que le Michelet du *Tableau de la France*, lequel insiste sur le mur des Pyrénées (« formidable barrière », « limite des deux mondes »¹³), renvoie le particularisme basque à un passé médiéval, et, pour le présent, qui prend alors des allures intemporelles, affirme l'opposition de la France et de l'Espagne (« les grandes hostilités sont entre parents. Ainsi la Gascogne ibérienne n'aime pas l'ibérienne Espagne. [...] [La France], à la grave et solennelle Espagne, oppose la dérision gasconne¹⁴. »). Au contraire, Hugo remarque des deux côtés de la Bidassoa une forte similitude, qui problématise l'idée de Nation :

Au reste, à ne les considérer, bien entendu, que sous le côté des mœurs, toutes ces villes-ci, en deçà comme au delà, Bayonne comme St. Sébastien, Oloron comme Tolosa, ne sont que des pays mixtes. On y sent le remous des peuples qui se mêlent. Ce sont des embouchures de fleuves. Ce n'est ni France ni Espagne, ni mer ni rivière¹⁵.

Et, même si c'est pour s'en étonner, il rend compte de la persistance de la solidarité basque, comme indifférente aux frontières et aux identités nationales françaises et espagnoles:

13. Éd. citée, vol. « Voyages », p. 200 et p. 201.

14. *Ibid.*, p. 225.

15. *Ibid.*, p. 781.

On est à peine espagnol à St. Sébastien; on est basque. [...] J'ajoute qu'ici un lien secret et profond et que rien n'a pu rompre unit, même en dépit des traités, ces frontières diplomatiques, même en dépit des Pyrénées, ces frontières naturelles, tous les membres de la mystérieuse famille basque. Le vieux mot *Navarre* n'est pas un mot. On naît basque, on parle basque, on vit basque et l'on meurt basque. La langue basque est une patrie, j'ai presque dit une religion. [...] La langue espagnole est ici une étrangère comme la langue française¹⁶.

Pourtant, la loi de l'histoire condamne cette unité territoriale, hétérogène aux unités nationales historiques. Le ciment de la langue ne suffira pas à maintenir, moins encore à ériger en nation, l'unité de ce territoire. Mais cette « loi » est énoncée par Hugo à la fois comme un regret et comme un coup de force de l'argumentation, tant s'impose l'évidence d'une unité persistante, matérialisée d'abord par la langue, malgré les frontières politiques et naturelles :

Sans doute cette unité vascongada tend à décroître et finira par disparaître. Les grands états doivent absorber les petits ; c'est la loi de l'histoire et de la nature. Mais il est remarquable que cette unité, si chétive en apparence, ait résisté si longtemps. La France a pris un revers des Pyrénées. L'Espagne a pris l'autre ; ni la France, ni l'Espagne n'ont pu désagréger le groupe basque. Sous l'histoire nouvelle qui s'y superpose depuis quatre siècles il est encore parfaitement visible comme un cratère sous un lac¹⁷.

Au total, le nationalisme linguistique de Hugo paraît pour le moins hésitant. Il ne semble pas que l'impératif d'homogénéité linguistique parvienne jamais durablement à s'imposer comme critère discriminant de la délimitation du territoire de la communauté, notamment nationale. Et cela peut-être avant tout parce que Hugo est en quête d'un autre type de communauté, intégrant concurremment toutes sortes de diversités, mais tendu vers l'horizon d'un territoire plus vaste et relevant d'une homogénéité supérieure. Par exemple, l'Europe, ou la Civilisation. Il faut à présent replacer à ce niveau la question de la langue.

16. *Ibid.*, p. 780-781.

17. *Ibid.*

Langue de l'Europe, langue de la Civilisation

Revenons d'abord à la « Conclusion » du *Rhin* et à sa promotion de l'homogénéité territoriale, pour rappeler que, loin de s'arrêter au niveau des nations, ce discours est tout entier tendu vers le saut qui transformerait l'achèvement de l'unité nationale allemande en unité continentale de l'Europe, fondée sur l'alliance franco-allemande, dont le symbole (à tous les sens du terme) est le Rhin.

Il faut y insister, la théorie du Rhin frontière politique naturelle ne conduit pas Hugo à la promotion exclusive du modèle national. D'abord parce que le Rhin n'est frontière, c'est-à-dire limite extérieure, que pour la nation, et pour ces moitiés d'Europe que sont le Nord et le Midi. Mais quant à l'Europe prise dans son ensemble, le Rhin, loin d'être périphérique, est vertébral. Il est le trait d'union et l'artère de circulation. A ce titre, penser le Rhin, c'est penser l'Europe bien davantage que la France ou l'Allemagne, bien davantage que la nation. Ensuite parce que même du point de vue de la nation, Hugo conçoit la limite rhénane moins comme bord absolu que comme ligne de contact et d'échange, par où la nation participe de ce qui lui est étranger et accède ainsi à une ouverture européenne : les « deux grands états du Rhin » sont « tous deux fécondés et étroitement unis par ce fleuve régénérateur »¹⁸. Le Rhin est ce qui permet à la France, méridionale et occidentale, de participer au Nord et à l'Est, et inversement pour l'Allemagne. C'est par lui que ces deux nations particulières peuvent être « essentiellement l'Europe »¹⁹.

Il faut donc à nouveau penser l'homogénéité du territoire de la communauté au niveau supérieur de l'Europe et de sa civilisation, ce qui conduit Hugo à reprendre les deux types d'unité, matérielle et spirituelle, évoqués *a contrario* lors de son étude de l'empire turc, et les moyens de cette double unité : circulation spatiale aisée, langue et culture communes. Hugo rassemble alors dans une dyarchie civilisatrice indissociable d'une part Watt et Stephenson, créateurs du moyen souverain de circulation matérielle, et d'autre part les grands noms de la littérature et de la pensée française, passée et présente, créateurs du moyen non moins souverain de circulation spirituelle :

Pour que la paix perpétuelle fût possible et devînt de théorie réalité, il fallait deux choses : un véhicule pour le service rapide des intérêts, et un véhicule pour l'échange rapide des idées; en d'autres termes, un

18. *Ibid.*, p. 406.

19. *Ibid.*, p. 403.

mode de transport uniforme, unitaire et souverain, et une langue générale. Ces deux véhicules, qui tendent à effacer les frontières des empires et des intelligences, l'univers les a aujourd'hui: le premier, c'est le chemin de fer; le second, c'est la langue française.

Tel sont au dix-neuvième siècle, pour tous les peuples en voie de progrès, les deux moyens de communication, c'est-à-dire de civilisation, c'est-à-dire de paix. On va en wagon et l'on parle français.

Le chemin de fer règne par la toute-puissance de sa rapidité; la langue française par sa clarté, ce qui est la rapidité d'une langue, et par la suprématie séculaire de sa littérature²⁰.

Or, si en 1842 l'argument du chemin de fer est encore assez neuf (et promis à un brillant avenir), il n'en va déjà plus de même de celui de l'universalité de la langue française. Certes la position dominante du français comme langue internationale n'est encore qu'à peine écornée dans les faits, du moins dans les milieux politiques et culturels, mais cette position est depuis plusieurs décennies déjà fortement critiquée, et d'abord en Allemagne. Ce n'est pas seulement l'impérialisme culturel français qui y est dénoncé, mais l'usage même d'une langue internationale «de culture», langue apprise et non innée, artificielle et non naturelle, qui perd en intimité et en fécondité ce qu'elle gagne en prestige et en extension géographique. Géographique, mais non sociale : seule l'élite cosmopolite parle, lit et écrit cette langue, se coupant un peu plus de ses racines populaires. On sait combien les romantismes européens argueront de cette pratique linguistique pour dénoncer l'artificialisme sclérosant du classicisme français, répandu sur toute l'Europe. Et les romantiques français se livreront à une critique similaire.

Hugo oublie-t-il purement et simplement cette situation en reprenant avec tant d'assurance l'héritage linguistique de l'Europe classique ? Pas forcément. D'abord, elle semble bien étroitement véhiculaire, cette langue de la civilisation assimilée aux wagons de chemin de fer. Si, faute de langue commune, «une pensée commune» manque à la Turquie, l'Europe moderne n'a ici à sa disposition, grâce à sa «langue générale», qu'«un véhicule pour l'échange rapide des idées», ce qui n'est pas tout à fait la même chose qu'une pensée commune. La langue française, grâce à sa généralisation à l'ensemble de l'Europe et à sa fameuse «clarté», ici assimilée à la vitesse, est peut-être un excellent moyen d'échange et de communication – est-ce

20. *Ibid.*, p. 429.

assez pour garantir à cette langue d'Europe ainsi définie et restreinte la fécondité et le liant d'une pensée, d'une culture communes ?

Reste l'argument de la « suprématie séculaire » de la littérature française. C'est *a priori* l'argument le plus fort, dans la mesure où il donne un contenu intime à une langue qui, sinon, se limiterait à une forme un peu vide. Les lettres françaises justifient l'institution du français en langue d'Europe, indissolublement parce qu'elles ont su forger un instrument linguistique hors pair, et parce qu'elles ont à travers lui élaboré et illustré un « esprit » destiné à l'universel. Mais un tel argument peut-il être soutenu fermement et sans complication aucune par un poète qui, avec toute une génération, a dénoncé l'exténuation de la poésie française depuis le dix-septième siècle et exhorté ses compatriotes à regarder du côté de Dante et de Shakespeare plutôt que de Racine et de Voltaire ? Et ce fameux rayonnement culturel français de l'âge classique donne lieu dans l'œuvre hugolienne à des représentations bien souvent négatives. C'est le déplorable Frédéric d'Ahlefeld et non le preux Ordener Guldenlew²¹, le poète lauréat Davenant et non le génial Milton²², qui ne jurent que par la « suprématie » de la « culture » française. Ne s'agit-il là que de l'ancien régime, aristocratique, de l'influence littéraire française en Europe, aboli par la Révolution et par le romantisme ? Rien n'est moins sûr, comme le montre le voyage au Rhin lui-même. L'influence culturelle de la France moderne, son universalité littéraire et linguistique, apparaît surtout sous la forme de la prose nulle du *Constitutionnel*. Et quant à la poésie française, la voici dignement employée à chanter les louanges de « l'Europe française » :

[...] il y avait dans un cabinet voisin de ma chambre une lithographie représentant l'EUROPE, c'est-à-dire deux belles dames décolletées et un beau monsieur à moustaches chantant autour d'un piano, accompagnés de ce quatrain folâtre peu digne de Bacharach :

L'EUROPE

L'Europe enchanteresse où la France en se jouant
 Donne partout les lois de sa mode éphémère.
 Les plaisirs, les beaux-arts et le sexe charmant,
 Sont les cultes chéris de cette heureuse terre.

21. Voir *Han d'Islande*.

22. Voir *Cromwell*.

[...] cette lithographie et ce quatrain-empire, c'est l'aube du dix-neuvième siècle qui commence à poindre à Bacharach²³.

Si telle est la « pensée commune » de l'Europe instituée par l'universalité du français et la suprématie de la littérature française, Hugo peut difficilement s'en faire le défenseur enthousiaste.

La question de la langue de la civilisation ne peut donc être réglée sans une remise en cause profonde et âprement sélective de l'héritage classique de la suprématie linguistique et littéraire de la France en Europe. D'autre part, elle ne peut se contenter d'une conception et d'une pratique purement véhiculaires et instrumentales de la langue. Enfin, elle exige une redéfinition de la culture commune de l'Europe.

D'où la relative discrétion de Hugo, dans la plupart de ses textes ultérieurs consacrés aux Etats-Unis d'Europe, sur la langue commune de la future fédération continentale. Il ne s'agit peut-être pas seulement d'éviter de heurter les susceptibilités du nationalisme linguistique, ni même de prendre acte de la régression du français comme langue internationale, d'abord moins au profit d'une autre langue européenne (l'anglais, par exemple) qu'à celui des diverses langues nationales du continent. Cette relative discrétion révèle peut-être surtout la conscience d'une difficulté sérieuse, qui ne peut commencer d'être levée qu'avec la constitution d'un patrimoine littéraire commun, du catalogue raisonné de la bibliothèque idéale de l'Européen.

C'est un des projets du *William Shakespeare*. L'étude du génie du Verbe dont ce livre est l'occasion, et la liste des noms qu'il produit, ne reprend guère l'idée de la « suprématie séculaire » de la littérature française, censée fonder l'universalité de la langue française. Seul Rabelais nous revient, en compagnie d'un anglais, d'un italien, d'un espagnol (l'Allemagne a Beethoven, les Russes viendront plus tard), après une majorité d'auteurs de l'antiquité judaïque, grecque et romaine. Figure de la ramification nationale de l'Europe moderne sur un tronc civilisationnel commun, certes. Mais pas seulement, ni essentiellement. Car l'œuvre de ces génies ne se limite pas à l'expression et à l'illustration de leur génie national propre, dont l'honnête homme européen de l'avenir devrait, à travers eux, posséder au moins les rudiments. L'illimité qui est dans ces génies, et qui

23. Lettre XVIII, éd. cit., vol. « Voyages », p. 128-129.

constitue en dernière instance leur caractéristique commune²⁴, les fait toujours échapper par quelque bout aux limites de la culture et de la langue nationales. Leur universalité se concrétise par d'étranges parentés, d'étonnantes lignes de fuite. Le plus proche ancêtre de l'Anglais Shakespeare, c'est le Grec Eschyle ; et ce pur génie de la Grèce n'est génial qu'autant qu'il « a de l'Inde en lui »²⁵. Si l'Europe à venir doit les lire, c'est peut-être moins pour apprendre à reconnaître la diversité originale de ses cultures nationales, que pour s'imprégner de ces mystérieux phénomènes d'hybridation et de subversion, s'habituer aux appels d'air de l'infini.

Ces génies, il faut les traduire. Et la traduction n'est pas seulement un pis-aller en attendant une éventuelle omniscience linguistique des Européens. Quoique « bilingue » latin-français, Hugo ne s'offusque pas qu'on traduise Horace – sauf à savoir comment. Non que la chose soit aisée, bien au contraire, elle est en quelque sorte impossible. Car la longue étude sur la traduction engagée au moment de la rédaction de *William Shakespeare* est aux antipodes de la conception instrumentale et véhiculaire de la langue, qui présidait à la métaphore du français-omnibus dans la conclusion du *Rhin*. « Les Traducteurs » développe ce que sait bien, ou devrait savoir, tout linguiste sérieux : qu'une langue n'est pas seulement un moyen plus ou moins efficace de communiquer des messages « existant » indépendamment d'elle : une langue est un monde de pensée qui détermine la pensée : « Les langues ne s'ajustent pas. Elles n'ont point la même configuration ; elles n'ont point dans l'esprit humain les mêmes frontières²⁶. » Mais, ceci posé, Hugo développe dans « Les Traducteurs » une position qui reste fort différente de celle du nationalisme linguistique : la langue nationale n'est pas une monade, suffisante à délimiter les activités mentales, sociales, imaginaires d'une collectivité. Parce que la langue, toute langue, est imparfaite et insuffisante à l'homme, au désir authentique de l'être parlant :

[L'esprit humain] déborde [les langues] de toutes parts, elles y sont immergées, avec des promontoires différents plongeant plus ou moins avant dans des directions diverses. Où un idiome s'arrête, l'autre continue. Ce que l'un dit, l'autre le manque. Au-delà de tous les

24. « Ces génies sont outrés. / Ceci tient à la quantité d'infini qu'ils ont en eux. / En effet, ils ne sont pas circonscrits. / Ils contiennent de l'ignoré (I, II, 5, vol. « Critique », p. 288) ».

25. I, IV, 7, *ibid.*, p. 316.

26. *Ibid.*, p. 631.

idiomes, on aperçoit l'inexprimé, et au delà de l'inexprimé, l'inexprimable.

[...] Le tout n'appartient qu'au Verbe. Ici éclate l'identité de l'esprit humain et de l'esprit divin. La pensée, c'est l'illimité. Exprimer l'illimité, cela ne se peut. Devant cette énormité immanente, les langues bégaient. Une arrache ceci, l'autre cela. Ces lambeaux recousus, ces morceaux amalgamés composent la connaissance humaine et la pensée publique²⁷.

Cette irrémissible imperfection des langues est précisément ce qui provoque leur évolution. Insuffisantes, elles cherchent, et changent. Noyées dans l'infini du Verbe, elles ont plus ou moins conscience de son débordement, et modifient leur horizon. Le rôle des génies est ici essentiel : ils sont ceux qui sentent le mieux l'imperfection linguistique et qui trouvent les moyens d'y remédier, toujours imparfaitement. Pour le dire autrement, ils sont ceux qui (avec le peuple) se connectent le plus intensément au désir du Verbe pour faire bouger le dessin des promontoires de la langue, noyée dans la brume infinie :

Les grands écrivains sont ceux qui rapportent le plus de cet infini. De là l'incompréhensible quelquefois, l'intraduisible souvent²⁸.

[...] Toute langue est propriétaire d'un certain nombre de sens. Elle a ceux-ci et non ceux-là. Ce profond sous-entendu est caché sous cette locution : telle langue est riche, telle langue est pauvre. Les grands écrivains sont les enrichisseurs des langues. Les écrivains créent des mots, la foule secrète des locutions ; le peuple et le poète travaillent en commun. Homère et la Halle font assaut de métaphores. Shakespeare rivalise d'audace triviale et sublime avec John Bull.

Mais quoi qu'ils fassent, ils ne peuvent tout prendre à l'esprit humain et tout donner à la langue. Le tout n'appartient qu'au Verbe²⁹.

Dès lors et paradoxalement, la traduction, pour impuissante qu'elle soit, loin d'amoinrir le travail du génie sur la langue, tend à en prendre le relais, en œuvrant à une modification de la langue d'arrivée en quelque sorte similaire à celle imposée à la langue de départ par le génie, dans le sens du débordement et de l'hybridation :

Les traducteurs ont une fonction de civilisation. Ils sont des ponts entre les peuples. Ils transvasent l'esprit humain de l'un chez l'autre.

27. *Ibid.*, p. 631-632.

28. *Ibid.*, p. 631.

29. *Ibid.*

Ils servent au passage des idées. C'est par eux que le génie d'une nation fait visite au génie d'une autre nation. Confrontations fécondantes. Les croisements ne sont pas moins nécessaires pour la pensée que pour le sang.

Autre fonction des traducteurs : ils superposent les idiomes les uns aux autres, et quelquefois, par l'effort qu'ils font pour amener et allonger les sens des mots à ces acceptions étrangères, ils augmentent l'élasticité de la langue. A la condition de ne pas aller jusqu'à la déchirure, cette traction sur l'idiome le développe et l'agrandit³⁰.

Hugo se livre alors à une analyse assez étrange de la mort des langues, mort qui est aussi une naissance, phénomène illustré par le latin qui accouche de l'italien, du français, de l'espagnol. Dans ce processus, les traductions jouent leur rôle :

Ces transitions d'un idiome à l'autre, du passé à l'avenir, de la décrépitude à l'aurore, de la mort à la vie, sont laborieuses. Les traductions y aident, les appréhendent de longue main, les adoucissent, les facilitent. Dans toute traduction il y a de l'amalgame. Les transformations de langues ont besoin d'une mixture préalable. Cet amalgame du fond commun des idiomes est une préparation.

L'esprit humain, un dans son essence, est divers par corruption. Les frontières et les antipathies géographiques le tronçonnent et le localisent. L'homme ayant perdu l'union, l'esprit humain a perdu l'unité. [...]

Les traductions brisent ces cloisons, détruisent ces compartiments et font communiquer entre eux ces divers esprits humains.

Nécessaires à cette mise en communication des idées, elles sont de plus utiles d'abord à la conservation, puis à la transformation des langues³¹.

La mort-renaissance des langues est donc essentiellement affaire d'hybridation, de « mixture », d' « amalgame du fond commun des idiomes ». Je crois que Hugo esquisse ici une sorte de prophétie linguistique adéquate à sa prophétie européenne : l'idée d'une langue nouvelle, résultant de l'amalgame des actuelles langues nationales de l'Europe. Génération qui serait la conséquence de l'évolution politique de l'Europe vers son unité, de la constitution d'une culture commune débordant chaque culture nationale, du travail, lié à cette culture commune, des traducteurs, et, enfin, de l'effort des écrivains contemporains.

30. *Ibid.*, p. 631.

31. *Ibid.*, p. 634.

A tout le moins, la leçon des « Traducteurs » est claire sur un point : en leur état actuel, aucune langue nationale de l'Europe n'est vraiment prête à devenir l'idiome commun, moteur et vecteur d'une pensée commune – c'est bien pourquoi il faut traduire. Aucune langue, pas même le français, du moins tel qu'hérité de l'âge classique. Et, au fond, les déclarations, même les plus péremptives, de Hugo sur le rayonnement littéraire français l'ont toujours laissé entendre. Aux dix-septième et dix-huitième siècles, l'exercice du langage en France a été incomplet, et sa langue s'en est ressentie. Certes elle a rayonné par Descartes, Diderot, Voltaire, etc. – mais, dans cette liste, cherchez le poète ! La France et sa langue ont développé splendidement ce que Hugo nomme tantôt philosophie et tantôt littérature, – mais où est la poésie ? Un logos admirable, – pas assez de Verbe. Aussi l'Europe en est-elle à chercher sa langue adéquate, et sa culture vraiment commune. *Jungamus dexteras*, dit Hugo à l'Angleterre :

Une traduction est une annexion.

Il est bon de s'augmenter d'un poète ; il ne l'est pas moins de s'augmenter d'un philosophe. Ceci est un conseil de bon voisinage³².

[...]

La France, mise à la diète, au point de vue de l'art, par deux siècles plus littéraires que poétiques, avait une soif, la poésie, Shakespeare est de ceux qui étanchent largement cette soif ; l'Angleterre, elle, a un besoin, la philosophie ; et maintenant que la France a une traduction de Shakespeare c'est le tour de sa voisine, et il importe que l'Angleterre ait une traduction de Voltaire³³.

Le français reste néanmoins bien placé pour servir, disons, de base à la future langue européenne. Pas tant à cause de sa fameuse clarté et de son passé d'impérialisme classique. Mais parce que la France a encore l'initiative politique en Europe (à la même époque Marx ne dit pas autre chose), parce qu'elle a fait la Révolution, parce que sa littérature y a préparé, et que l'effet européen de cette Révolution diffuse sur tout le continent l'air de cette littérature :

Tous ces peuples que nous énumérons tout à l'heure, que viennent-ils faire à Paris ? Ils viennent être France. [...] Ces peuples ont eu le vague ébranlement des profonds tremblements de la terre de France. Ils ont, de proche en proche, reçu le contre-coup de nos luttes, de nos

32. *Ibid.*, p. 636.

33. *Ibid.*, p. 638.

secousses, de nos livres. Ils sont en communion mystérieuse avec la conscience française. Lisent-ils Montaigne, Pascal, Molière, Diderot ? Non, mais ils les respirent³⁴.

Mais de même que cette Révolution doit être continuée et complétée, de même et sans doute plus encore, cette littérature et la langue qu'elle a faite et qui l'a portée doivent être transformées pour devenir idiome et culture de l'Europe. Hugo peut penser que lui et d'autres de sa génération, ont au moins entamé le processus. Dès avant 1830 un Pierre Leroux laissait entendre assez clairement qu'après la prose de Chateaubriand, la poésie de Hugo tendait à modifier le régime de la langue française, la pliant au symbole synthétique et poétique, elle qu'on avait tant loué pour ses vertus analytiques, sa capacité d'abstraction, et son prosaïsme³⁵. A coups d'images, d'emprunts et de néologismes, le génie de la langue française n'était-il pas en train de muter ? Trente ans plus tard, Hugo pouvait croire le travail engagé, mais encore à poursuivre :

La langue française destinée à se superposer à la civilisation tout entière, prend visiblement de nos jours des compréhensions nouvelles et pour ainsi dire un organisme nouveau. Le devoir des écrivains d'aujourd'hui est de la travailler dans le sens de son avenir de langue d'Europe³⁶.

L'« unité de langue » que devra adopter l'Europe à venir (avec « l'unité de monnaie, l'unité de mètre, l'unité de méridien, l'unité de code »³⁷) ne sera donc pas à proprement parler le français, le français que nous connaissons, le français langue de la nation France. Adéquante à l'Europe et à la civilisation, cette langue sera, peut-être, issue du français. Mais pas avant d'avoir subi une transformation analogue à celle de la France elle-même : transformation qui, pour être transfiguration, n'en sera pas moins disparition :

Phénomène magnifique, cordial et formidable, que cette volatilisation d'un peuple qui s'évapore en fraternité ! Ô France,

34. *Paris*, V, 6, vol. « Politique », p. 42.

35. Dans son fameux article « Du style symbolique », paru dans *Le Globe* du 8 avril 1829, où il affirmait notamment que l'usage croissant du symbole dans la poésie romantique allait « avoir, sur la langue elle-même, des conséquences heureuses ou fatales, mais en tout cas très graves ».

36. Fragment daté vers 1860, vol. « Océan », p. 141.

37. *Paris*, I, 1, vol. « Politique », p. 5.

adieu ! tu es trop grande pour n'être qu'une patrie. On se sépare de sa mère qui devient déesse. Encore un peu de temps, et tu t'évanouiras dans la transfiguration. Tu es si grande que voilà que tu ne vas plus être. Tu ne seras plus France, tu seras Humanité ; tu ne seras plus nation, tu seras ubiquité. Tu es destinée à te dissoudre tout entière en rayonnement, et rien n'est auguste à cette heure comme l'effacement visible de ta frontière³⁸.

La Langue de la misère

Un dernier biais me semble nécessaire pour établir, sinon expliquer, la réticence hugolienne à identifier langue et nation, à comprendre la langue comme ciment culturel intime de la nation. Ce dernier biais, c'est celui qui nous conduit à aborder aux zones sombres du social, et à interroger la dimension linguistique de cette tête de Méduse du peuple que fut toujours, pour Hugo, la misère.

On peut estimer que la première approche approfondie du phénomène de la misère date chez Hugo de 1828-1831, avec successivement la rédaction du *Dernier Jour d'un condamné* puis celle de *Notre-Dame de Paris*³⁹. Les bagnards et les truands. La dimension linguistique de ce phénomène social est intégrée d'emblée avec les chapitres du *Dernier Jour* consacrés à l'argot, complétés par la reproduction en pseudo *fac simile* d'une chanson de prisonnier, qui nécessite un appareil critique de traduction. Langue étrange, souvent incompréhensible (essentiellement par son lexique), elle n'est pas pour autant une langue étrangère, mais une curieuse et monstrueuse actualisation du français populaire. En fait, la représentation de la misère dans *Le Dernier Jour d'un condamné* ne fait pas apparaître le trait national (français vs étranger), même en mineur. Pour mieux dire, l'étrangeté des misérables ne s'articule pas dans ce roman aux catégories nationales, ni même simplement géographiques, lesquelles demeurent non pertinentes, par défaut. L'argot du *Dernier Jour* n'est pas babélique.

Il en va tout autrement des gueux de la Cour des Miracles, dans *Notre-Dame de Paris*. Leur première apparition dans le roman, leur défilé lors de la fête des fous, construit leur étrangeté d'abord sous la

38. *Ibid.*, V, 6, p. 42-43.

39. Néanmoins, cette approche a sans doute été préparée par l'exploration de la révolte des esclaves de Saint-Domingue dans *Bug-Jargal*, dont le régime national-linguistique présente de nombreuses similitudes avec celui des gueux de Notre-Dame de Paris.

forme d'une multiplication complexe et incohérente d'identités « nationales », encore embrouillées par des identités féodales de parodie. La communauté de la Cour des Miracles paraît d'abord composée de trois « nations » différentes :

D'abord marchait l'Egypte. Le duc d'Egypte, en tête, à cheval, avec ses comtes à pied [...] . [...] Puis c'était le royaume d'argot : c'est-à-dire, tous les voleurs de France, échelonnés par ordre de dignité ; [...] . [...] Après le royaume des argotiers, venait l'empire de Galilée. Guillaume Rousseau, empereur de l'empire de Galilée, marchait somptueusement dans sa robe de pourpre tachée de vin, [...] ⁴⁰.

Plus tard, lors du procès grotesque de Gringoire, Clopin glosa ce « multinationalisme » de la Cour des Miracles, « territoire » commun à trois « nations », soumis à une triple souveraineté :

Tu es devant trois puissants souverains : moi, Clopin Trouillefou, roi de Thunes, successeur du Grand-Coësre, suzerain suprême du royaume de l'argot; Mathias Hungadi Spicali, duc d'Egypte et de Bohème [...] ; Guillaume Rousseau, empereur de Galilée [...] ⁴¹.

Loin de l'éclairer, ce texte complique encore le « régime national » de la communauté des truands. Ainsi le duché d'Egypte se dédouble en duché d'Egypte *et de Bohème*. Quant à Clopin Trouillefou, il n'est plus précisément roi du royaume d'Argot, mais « roi de Thunes » (c'est-à-dire de Tunis), et « suzerain suprême du royaume d'argot », lequel royaume, par cette formulation, ne se distingue plus précisément du duché d'Egypte et de l'empire de Galilée, mais paraît constituer le « lieu » commun des trois « nations ».

La distinction des trois souverains pourrait reposer sur l'origine nationale de leurs sujets : Clopin Trouillefou étant roi « de tous les voleurs *de France* », les deux autres semblent être souverains de voleurs d'autres « nations ». Mais ces « nations » ne sont pas claires : l'Egypte sur laquelle règne Mathias Hungadi Spicali est tout autant bohème et bien sûr espagnole, – c'est-à-dire gitane, ou tzigane, ou gypsie, ou... « égyptienne », exemple type d'une « nation » sans frontières ni territoire, ou plutôt dont le territoire est partout, débordant même les limites de l'Europe.

Quant à Guillaume Rousseau, au nom si délicieusement français, son titre d'empereur de Galilée laisserait entendre qu'il règne sur une

40. II, 3, vol. « Roman I », p. 541.

41. II, 6, *ibid.*, p. 554.

autre « nation » transnationale : celle des Juifs. Mais cela n'est pas certain, puisque Clopin Trouillefou nommera plus loin l'hébreu un « argot de Juif de Hongrie », ce qui tendrait à référer la « nation » juive au duc de Bohême, qui porte entre autres noms celui d'Hungadi, aux allures plutôt hongroises. Aussi les attributions de Guillaume Rousseau demeurent-elles, quoique impériales ou peut-être parce qu'impériales, obstinément vagues.

Il paraît donc bien difficile, et au fond sans doute inutile, de préciser les identités nationales de ce peuple de truands. Tout au plus peut-on dire, comme le fait le narrateur dans sa première description de la Cour des Miracles, que ce peuple, situé hors de la société légale mais en même temps au cœur de la capitale française, rassemble un concentré de *toutes* les identités nationales, géographiques et culturelles: « les vauriens de toutes les nations, espagnols, italiens, allemands, de toutes les religions, juifs, chrétiens, mahométans, idolâtres »⁴². Et cette présence simultanée de « toutes les nations » n'est pas seulement coexistence, elle vire à la confusion : « Les limites des races et des espèces semblaient s'effacer dans cette cité comme dans un pandaemonium⁴³. » La Cour des Miracles est ainsi construite par Hugo d'abord comme un « lieu » où toute identité nationale se fait confuse, où l'idée même de nation (ou de peuples, au pluriel) ne semble plus opératoire.

La confusion des langues en est une expression, ou une conséquence, logiquement attendue⁴⁴. La langue, promue à l'âge romantique comme catégorie déterminante et intime de la communauté nationale, ne peut être que profondément mise à mal dans cette étrange cité de la misère. Et Gringoire, l'ouvrier (bien mal payé) de la langue et de la culture officielles, ponctue son approche du repaire des gueux d'une déploration bien compréhensible : « Ô tour de Babel! »⁴⁵. Limité à quelques actualisations des principales langues romanes, ce qu'il entend ne va pourtant pas chercher très loin. Il est vrai que l'apparence des locuteurs n'est pas très engageante :

42. II, 6, *ibid.*, p. 551.

43. II, 6, *ibid.*, p. 552.

44. Sur d'autres aspects du « multilinguisme » dans l'œuvre romanesque de Hugo, voir David Charles, « Langues nationales, “idiomes” et “langues spéciales” » dans les romans de Victor Hugo », dans *Paul-Louis Courier et la traduction – Des littératures étrangères à l'étrangeté de la littérature*, actes du colloque international de Tours, recueillis et présentés par Paule Petitier, Tours, Université François Rabelais, 1999.

45. II, 6, vol. «Roman I», p. 550.

Au moment où il passa près de cette espèce d'araignée à face humaine, elle éleva vers lui une voix lamentable : – *La buona mancia, signor! la buona mancia!*

– Que le diable t'emporte, dit Gringoire, et moi avec toi, si je sais ce que tu veux dire! [...]

- *Senor caballero, para comprar un pedaso de pan!*

- Il paraît, dit Gringoire, que celui-là parle aussi; mais c'est une rude langue, et il est plus heureux que moi s'il la comprend⁴⁶.

Plus grave peut-être, même la langue internationale, chrétienne et lettrée du monde médiéval, le latin, est entraînée dans cette confusion territoriale, culturelle et sociale opérée par les misérables. Quand Grégoire l'entend, parlée par un troisième mendiant, il pense enfin reprendre pied, non seulement dans ses compétences linguistiques, mais, et les deux vont de pair, dans une territorialisation connue des identités et des valeurs collectives :

Il voulut doubler le pas ; mais pour la troisième fois quelque chose lui barra le chemin. Ce quelque chose, ou plutôt ce quelqu'un, c'était un aveugle, un petit aveugle à la face juive et barbue, qui [...] lui nasilla avec un accent hongrois : *Facitote caritatem!*

– A la bonne heure! dit Pierre Gringoire, en voilà un enfin qui parle un langage chrétien⁴⁷.

Malheureusement, comme Gringoire et le lecteur l'apprendront bientôt, ce distingué latiniste n'est autre qu'un « petit juif hongrois barbu » qui, seul de tout ce peuple de gueux, parle latin, et nulle autre langue. Si bien que dans l'univers de référence de la Cour des Miracles, énergiquement exprimé par son roi Clopin, cette langue vénérable n'est qu'un « argot de juif de Hongrie », et le « langage chrétien », c'est « de l'hébreu »⁴⁸.

La particularité linguistique des gueux de *Notre-Dame de Paris* réside donc autant dans la confusion des langues que dans l'emploi d'une langue à part, l'argot. Les développements sur l'argot dans *Les Misérables* vont permettre d'amalgamer ces deux caractéristiques. Dans la célèbre digression qu'il lui consacre, Hugo voit non seulement dans cet idiome le signe de l'exclusion et de l'altérité sociales de ceux qui le parlent, mais aussi une langue qui, loin d'identifier une aire

46. II, 6, *ibid.*, p. 549-550.

47. II, 6, *ibid.*, p. 550.

48. II, 6, *ibid.*, p. 557.

culturelle nationale, ignore les frontières et relève d'une multitude de territoires linguistiques :

Au point de vue purement littéraire, peu d'études seraient plus curieuses et plus fécondes que celle de l'argot. C'est toute une langue dans la langue, une sorte d'excroissance malade, une greffe malsaine qui a produit une végétation, un parasite qui a ses racines dans le vieux tronc gaulois et dont le feuillage sinistre rampe sur tout un côté de la langue. Ceci est ce qu'on pourrait appeler le premier aspect, l'aspect vulgaire de l'argot. Mais pour ceux qui étudient la langue ainsi qu'il faut l'étudier, c'est-à-dire comme les géologues étudient la terre, l'argot apparaît comme une véritable alluvion. Selon qu'on y creuse plus ou moins avant, on trouve dans l'argot, au-dessous du vieux français populaire, le provençal, l'espagnol, de l'italien, du levantin, cette langue des ports de la Méditerranée, de l'anglais et de l'allemand, du roman dans ses trois variétés, roman français, roman italien, roman roman, du latin, enfin du basque et du celte. Formation profonde et bizarre. Édifice souterrain bâti en commun par tous les misérables. Chaque race maudite a déposé sa couche, chaque souffrance a laissé tomber sa pierre, chaque cœur a donné son caillou. Une foule d'âmes mauvaises, basses ou irritées, qui ont traversé la vie et sont allées s'évanouir dans l'éternité, sont là presque entières et en quelque sorte visibles encore sous la forme d'un mot monstrueux⁴⁹.

Il y a donc deux « aspects » de l'argot, et deux façons d'approcher, d'identifier cette « langue des ténébreux »⁵⁰. On peut comprendre l'argot comme « une langue dans la langue », et les usagers de cette langue comme les membres d'une société dans (et contre) la société. Langue et société parasites, malades et dégradées.

Mais cet aspect, qui fait de l'argot une zone particulière de la langue française, incluse en elle (« une langue dans la langue ») ou tout au moins dépendant d'elle (une « excroissance malade », « une greffe malsaine », « un parasite ») n'est, écrit ici Hugo, que l'aspect « vulgaire » de l'argot, approprié à une étude superficielle. L'étude véridique, profonde, dégage un autre aspect, qui fait de l'argot une langue débordant de toute part la langue française, dans l'espace comme dans le temps, l'expression et la construction d'un « peuple-océan » des misérables démesurément élargi dans l'espace comme dans le temps. Son cet aspect, l'argot devient un « édifice souterrain

49. IV, VII, 2, vol. «Roman II», p. 781.

50. *Ibid.*, p. 780.

bâti en commun par tous les misérables », où « chaque race maudite a déposé sa couche »⁵¹.

L'étude approfondie de l'argot, l'approche linguistique pertinente de la misère, montre donc que celle-ci n'est en dernière instance pas compréhensible comme une zone particulière de la société, en tant que cette société est organisée et instituée en nation. La misère et sa langue constituent une marge dans et par laquelle sont mêlées et subverties toutes les sociétés nationales. La misère et sa langue se font ligne de fuite relativement à toutes les territorialisations, et d'abord aux territorialisations nationales.

Ainsi, les trois sondages que nous venons d'effectuer dans des zones et des problématiques diverses de la réflexion linguistique hugolienne appliquée à la question de la communauté semblent aboutir à des résultats convergents. La langue nationale, même considérée *a priori* comme ciment intime du territoire, ne parvient pas à coïncider avec les limites territoriales de la nation. La recherche d'une langue d'Europe encore à venir produit l'esquisse d'une langue qui ne sera le français qu'au prix de la transformation de celui-ci par hybridation, amalgame, mixture, une langue qui sera le fruit et le vecteur d'une culture européenne irréductible à la culture d'une seule nation pas plus qu'à la collection des cultures nationales de l'Europe. Enfin la représentation de la misère, point limite sans lequel il est impossible de dessiner la figure du peuple, rencontre une langue qui déborde et subvertit toutes les identités linguistiques nationales.

La conception hugolienne de la langue, loin de lester l'identité de la nation d'une culture naturelle, intime et intangible, paraît décidément rétive aux territorialisations, et, entre toutes peut-être, à la territorialisation nationale.

51. Je reprends ici pour partie les analyses de Guy Rosa dans « Essais sur l'argot : Balzac (*Splendeurs et misères des courtisanes*) et Hugo (*Les Misérables*, IV, 7) », dans *Hugo, Les Misérables*, dir. Pierre Brunel, Mont-de-Marsan, Éditions Interuniversitaires, 1994 : « [Hugo] critique sévèrement l'idée reçue d'un idiolecte « greffé » ou « parasite », [...] établit l'autonomie de l'argot, capable, comme toute langue, de la création directe de mots [...]. Car l'argot se distingue de toutes les autres langues par les caractères propres que lui donnent non pas ses « origines », mais ses « racines » enfoncées dans la misère. / Puisant à toutes les langues d'Europe, employé par une foule et non forgé par un peuple, il creuse une sorte de tour de Babel à l'envers. »